

Odile Goerg, *Un cinéma ambulante en Afrique : Jean-Paul Sivadier, entrepreneur dans les années 1950*, Paris, L'Hamattan, 2020, 163 p.

James E. Genova

Traduction de l'anglais par Saphia Arezki et Claire Nicolas

Citer cet article : Genova James E. (2021), « Odile Goerg - *Un cinéma ambulante en Afrique : Jean-Paul Sivadier, entrepreneur dans les années 1950* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crgenovaf>

Mise en ligne : 7 janvier 2021

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2021.e304>

La recherche sur l'histoire de l'empire colonial français en Afrique de l'Ouest est vaste et variée en termes de champs et d'approches thématiques. De ce fait, il existe une connaissance riche et profonde des dynamiques de l'impérialisme, de la résistance et des processus de décolonisation. De plus, ces dernières années, des chercheurs parmi lesquels Jon Cowans (*Empire Films and the Crisis of Late Colonialism, 1946-1959*), James Currey, dir. (*Africa Writes Back*), Kenneth Harrow (*Postcolonial African Cinema*), et Paul Landau et Deborah Kaspin, eds. (*Images & Empires : Visuality in Colonial and Postcolonial Africa*), ont exploré les aspects culturels à la fois subtils et durables du colonialisme et la lutte pour dépasser son héritage. Plus précisément, les chercheurs ont analysé le rôle du cinéma et de l'industrie cinématographique en tant que partie intégrante de ces processus, certains retraçant les origines du cinéma africain à cette période des décolonisations et des libérations nationales. Cependant, il est rare que les chercheurs parviennent à donner une perspective personnelle, locale et quotidienne sur ce contexte et cette période. Odile Goerg apporte précisément ce regard dans son nouvel ouvrage, *Un cinéma ambulante en Afrique*. Le récit est stimulant, drôle et pénétrant d'une manière surprenante, alors qu'il suit la vie et les expériences de Jean-Paul Sivadier lors de ses voyages à travers l'Afrique Occidentale Française dans les dernières années du régime colonial, 1956-1959, en tant que propriétaire d'une entreprise indépendante de cinéma ambulante.

Le livre est divisé en trois parties. Dans la préface, Claude Forest donne un aperçu de la signification du récit exposé tout en offrant également quelques explications sur l'importance d'une personne comme Sivadier, à cette époque, en ce lieu ainsi que l'histoire générale du cinéma et du colonialisme. Suite à la préface, Odile Goerg reproduit une section des mémoires de Sivadier qui couvre spécifiquement la période où il a pris la direction d'une entreprise de cinéma mobile en Afrique de l'Ouest, après avoir travaillé pendant plusieurs années dans la région, en exerçant différents petits métiers tels qu'électricien ou d'autres travaux mécaniques. Enfin, Odile Goerg présente sa propre analyse du journal de Sivadier et en extrait certains des aspects les plus saillants. La structure du livre est solide emmenant le lecteur dans un voyage à travers le temps et l'espace qui lui donne la sensation d'être présent. Il est important d'avoir



les propres mots de Sivadier pour le suivre pendant que le public est transporté dans son camion intrépide à travers la savane, les rivières, le désert et la forêt. Il est également important de pouvoir lire la propre représentation de l'entrepreneur de l'univers dans lequel il vit et travaille, du point de vue d'un citoyen français, d'un étranger et d'un homme d'affaires dans le contexte de la fin de la colonisation. Odile Goerg permet à Sivadier de parler en son nom et intervient ensuite pour situer cette voix dans un cadre plus large, de manière à offrir une structure à ses activités et à ses perceptions. Ainsi, le livre se lit facilement et apporte une contribution remarquable à la compréhension plus globale de l'empire, aux perceptions impériales du processus de décolonisation et, plus précisément, à la façon dont l'industrie du cinéma a fonctionné et a compté en Afrique de l'Ouest francophone à cette période.

Dans la préface, Claude Forest note que Sivadier « est absolument représentatif de sa génération » (p. 7). À la tête du Circuit Cinéma Africain (CCA), Sivadier se trouvait au carrefour de distributeurs de films tels que les géants COMACICO et SECMA (qui monopolisaient l'accès aux films et possédaient la grande majorité des salles de cinéma en Afrique de l'Ouest), du gouvernement colonial (qui réglementait la distribution et l'audience tout en taxant les recettes du box-office dans la région), du public africain (qui était le principal consommateur des produits de Sivadier) et des acteurs politiques locaux (qui ont parfois suscité de la frustration du point de vue de l'entrepreneur, alors que dans d'autres cas il cherchait à s'attirer leurs faveurs). En tant que petit entrepreneur, le chef de la CCA était continuellement en négociation pour toute sorte de choses et avec tout le monde. Parcourant de longues distances, Sivadier comptait beaucoup sur ses employés africains pour mener à bien son entreprise, tout en étant soumis aux caprices de ses fournisseurs et des fonctionnaires du gouvernement en termes de d'honoraires voire même d'approbation politique pour montrer ses films et accéder à certains lieux. Claude Forest explique que les types de films que Sivadier montrait étaient très populaires auprès du public africain et n'étaient généralement pas très différents de ce que l'on pouvait voir en France, suggérant ainsi un intérêt universel pour certains types de films.

Odile Goerg présente une brève introduction à la section des mémoires de Sivadier qui sont la pièce maîtresse du livre. Elle rappelle au lecteur que le cinéma mobile a été le principal et souvent le seul moyen par lequel la plupart des Africains ont eu accès aux films. Cette prédominance montre une continuité frappante avec l'introduction du cinéma dans la région dès 1905. Au bout d'un certain temps, le gouvernement colonial s'est davantage intéressé à la réglementation de l'entreprise cinématographique ainsi qu'au contrôle des images présentées aux Africains. Ainsi, au moment où Sivadier est entré dans ce domaine d'activité, il existait déjà une vaste structure administrative autour de l'industrie du cinéma ainsi qu'une profonde tradition d'engagement cinématographique de la part des habitants de la région. Dans l'introduction, le lecteur en apprend un peu plus sur le parcours de Sivadier et sur la manière dont il s'est retrouvé en Afrique de l'Ouest en 1949. Après plusieurs petits boulots, rencontres fortuites et développements imprévus, Sivadier décide de racheter le CCA en 1956 à Marcel Rochefort qui exploitait son entreprise de cinéma mobile depuis 1948. Avec une formation et une expérience d'électricien et de mécanicien, mais sans avoir travaillé auparavant dans le cinéma, Sivadier s'est lancé dans cette nouvelle aventure. L'entreprise comprenait un camion, du matériel de projection et un contrat avec la SECMA pour la distribution de films. Il a conservé l'entreprise pendant trois ans jusqu'à ce que l'approche de l'indépendance des pays d'Afrique

de l'Ouest, combinée à l'escalade des coûts, le convainque de vendre ses actifs et de rentrer en France.

Le corps du livre est constitué d'un extrait des mémoires de Sivadier couvrant la période où il était propriétaire de la CCA. Le lecteur y suit le cinéma mobile à travers ses aventures quotidiennes. Il y a certes trop de pneus éclatés et de pannes mécaniques pour toutes les raconter, mais c'est précisément la magie du récit. Ces obstacles quotidiens, rencontrés lorsqu'on essaie d'amener des films dans des régions éloignées et variées de l'Afrique de l'Ouest, constituent un matériel rarement mis à disposition dans des écrits d'universitaires. Sivadier exprime ses opinions, généralement conservatrices, sur les lieux, la politique régionale (se plaignant souvent des agitateurs de gauche et des communistes qui attisent les troubles), et sa frustration à travailler avec les fonctionnaires du gouvernement pour obtenir les permis d'exploitation et les frais toujours plus élevés exigés par la SECMA pour diffuser ses films. La section est abondamment parsemée de ses photographies, qui sont des joyaux rares permettant une présentation visuelle saisissante de la vie en Afrique occidentale française durant les années de déclin du régime colonial. De plus, le lecteur peut voir à quoi ressemble un cinéma mobile, la construction et la préparation de chaque séance, ainsi que le public attiré par les films de Sivadier. Il y a des vendeurs de nourriture, un guichet improvisé avec des prix échelonnés et une sécurité pour empêcher certains individus inventifs d'avoir accès gratuitement aux films. Sivadier fournit également les listes des films qu'il a montrés, qui étaient souvent des westerns typiquement hollywoodiens, des films de gangsters, des classiques de la science-fiction comme *Godzilla* et *King Kong*, quelques films arabes et, à l'occasion, des films coloniaux français comme *Paysans Noirs*, largement encouragés par les dirigeants français dans le cadre de leur propre politique cinématographique. Le journal révèle des aspects notables du cinéma en Afrique de l'Ouest qui sont souvent passés sous silence par les chercheurs, comme l'attention portée aux différentes conditions climatiques et à leur impact sur le stock de films et l'équipement, ainsi que les frais divers liés au carburant, à la réparation, à la nourriture, à l'hébergement et au personnel contractuel nécessaires à la mise en place de l'espace de visionnage dans chaque nouveau lieu. En résumé, les mécanismes mêmes qui rendent possible l'expérience cinématographique sont révélés en détail par les mots de Sivadier.

Dans la dernière partie du livre, Odile Goerg prend du recul par rapport à l'exposition de Sivadier pour offrir une analyse plus approfondie de ce que ses mémoires révèlent sur l'expérience cinématographique en Afrique, la fin de la domination coloniale et l'héritage de l'impérialisme pour la France et la région. Plus important encore, Odile Goerg s'interroge sur l'impact qu'ont eu les films projetés sur leur public. Elle observe qu'en tant qu'entrepreneur, Sivadier a certainement été incité à passer des contrats pour les films les plus susceptibles d'offrir un retour sur investissement. Par conséquent, les films à succès ont été des éléments importants du catalogue que Sivadier a fait circuler dans la région. Cependant, le responsable du CCA devait également avoir une sensibilité pour le public, une certaine compréhension des codes culturels uniques qui fournissent le cadre de réception et d'interprétation des films. Sivadier ne pouvait que l'apprendre par l'expérience et par un contact suivi avec son public potentiel. Parfois, l'homme d'affaires a constaté des réactions inattendues aux films qui témoignaient du contexte analytique dans lequel le public interprétait les films. Leur langage

cinématographique n'était pas identique à celui du public français et était influencé par la politique locale, les expériences et les relations de pouvoir sur le terrain. Par conséquent, Odile Goerg laisse entendre qu'une lecture du récit de Sivadier montre la rencontre de l'Europe avec l'empire à travers l'industrie cinématographique tout en faisant allusion aux lignes de faille qui ont constitué la base de la rupture qui allait bientôt entraîner la création de pays souverains et la disparition de l'empire colonial dans la région. En fin de compte, le livre d'Odile Goerg montre l'importance profonde du cinéma dans l'histoire et la vie de l'Afrique de l'Ouest. Sivadier mis à part, le lecteur ressort de l'étude en prenant la mesure de l'importance ancienne du cinéma dans la région (et de son importance actuelle) ainsi que du rôle joué par le cinéma dans l'histoire de l'expérience coloniale et du processus de décolonisation.

James E. Genova

The Ohio State University-Marion Campus, Marion (USA)

Bibliographie

COWANS Jon (2015), *Empire Films and the Crisis of Late Colonialism, 1946-1959*, Baltimore, John Hopkins University Press.

CURREY James, ed. (2008), *Africa Writes Back: The African Writers Series and the Launch of African Literature*, Oxford, James Currey.

HARRO Kenneth (2007), *Postcolonial African Cinema*, Bloomington, Indiana University Press.

LANDAU Paul and KASPIN Deborah, eds. (2002), *Images & Empires: Visuality in Colonial and Postcolonial Africa*, Berkeley, University of California Press.